

Savoirs situés : question de la science dans le féminisme et privilège de la perspective partielle¹

Donna Haraway

Traduit par Denis Petit

La recherche féministe théorique et militante a constamment essayé de s'accorder sur la question de ce que *nous* pourrions entendre par le terme curieux et inévitable d'« objectivité ». Nous avons consommé beaucoup d'encre toxique et d'arbres réduits à l'état de papier pour décrire ce qu'*ils* voulaient dire et combien cela *nous* était préjudiciable. Ce « ils » imaginaire recouvre une sorte de conspiration invisible de scientifiques et philosophes mâles repus de subventions et de laboratoires ; et le « nous » imaginaire désigne les autres, les encorporées, contraintes d'*avoir* un corps et un point de vue fini, donc inévitablement disqualifié et pollué dans toute discussion sérieuse en dehors de notre petit cercle, où une revue de « masse » c'est un petit millier de lectrices qui, dans leur majorité, détestent la science. Du moins, j'avoue ces fantasmes paranoïdes et ces ressentiments théoriques tapis sous des réflexions alambiquées imprimées en mon nom dans la littérature féministe d'histoire et de philosophie des sciences. Nous, féministes inscrites dans les débats sur la science et la technologie, sommes, dans le monde très fermé de l'épistémologie, où ce qui compte traditionnellement comme savoir est contrôlé par des philosophes qui codifient le droit canon de la connaissance, ce que sont « les groupes de pression » de l'ère Reagan. Évidemment, un groupe de pression est, selon la définition reaganoïde, tout sujet historique collectif qui essaie de résister à l'atomisation dépouillée de la Guerre des Étoiles, à la citoyenneté d'hypermarché, postmoderne, réduite au simulacre médiatique. Max Headroom n'a pas de corps ; par conséquent, lui seul *voit* tout dans le grand empire du Réseau Planétaire de communication. Pas étonnant que Max passe pour avoir un sens de l'humour naïf et une sorte de sexualité précœdipienne volontiers régressive, une sexualité que nous croyions de façon ambivalente – et dangereusement incorrecte – réservée aux prisonniers à vie que sont les corps femelles et colonisés, et peut-être aussi aux hackers mâles blancs confinés dans leur solitude électronique.

Il m'a semblé que les féministes, de façon sélective et élastique, s'étaient tout à la fois servi et prises au piège des termes d'une dichotomie appétissante au sujet de l'objectivité. Je parle sans aucun doute pour moi ici, et j'é mets l'hypothèse qu'il y a un discours commun en la matière. D'une part, les études sociales récentes des sciences et des technologies ont permis de soutenir un argument constructionniste social très fort à propos de *toutes* les formes de prétention au savoir, tout particulièrement celles de la science². Dans ces discours alléchants, le point de vue de celui qui connaît les choses de l'intérieur n'est pas privilégié, parce que tout tracé de frontière intérieur/extérieur dans le savoir est théorisé comme acte de pouvoir, et non comme une démarche vers la vérité. Si l'on en croit le solide point de vue du constructionnisme social, il n'y a aucune raison de nous laisser intimider par les descriptions que font les scientifiques de leur activité et de leurs réalisations ; eux et leurs commanditaires ont intérêt à nous jeter de la poudre aux yeux. Ils se servent de paraboles sur l'objectivité et sur la méthode scientifique devant les étudiants de première année, mais aucun praticien des hautes sphères scientifiques ne pourrait être surpris en train d'*appliquer à la lettre* le contenu des manuels scolaires. Les constructionnistes sociaux expliquent que les idéologies officielles sur l'objectivité et

la méthode scientifique sont un très mauvais guide pour appréhender la façon dont les connaissances scientifiques *sont fabriquées* en réalité. Comme pour chacun d'entre nous, il existe une vraie marge entre ce que les scientifiques croient ou disent qu'ils font et ce qu'ils font réellement.

Les seuls qui finissent par *croire* réellement, et Dieu nous en garde, appliquer les doctrines idéologiques d'objectivité scientifique désincarnée contenues dans les manuels scolaires et la littérature de promotion de la technoscience sont les non scientifiques, auxquels s'ajoutent quelques philosophes sans méfiance. Bien sûr, si je désigne ces derniers ce n'est probablement que le reflet chez moi d'un chauvinisme disciplinaire résiduel, résultat d'une identification aux historiens des sciences et d'un trop long temps passé derrière un microscope pendant mes années de jeunesse, moment de poésie disciplinaire précédipiennne et moderniste, quand les cellules semblaient être des cellules et les organismes des organismes. *Pace*, Gertrude Stein. Puis vint la loi du père avec sa solution du problème de l'objectivité, élucidé grâce aux référents toujours déjà absents, aux signifiés différés, aux sujets divisés, et au jeu sans fin des signifiants. Qui pourrait grandir sans se retrouver distordu ? Le genre, la race, le monde lui-même – tout semble n'être que l'effet des vitesses de distorsion du jeu des signifiants dans un champ de force cosmique. Toutes les vérités deviennent des effets de la vitesse de distorsion dans un espace de simulations hyper réel. Mais nous ne pouvons nous permettre de tels jeux de mots – les projets pour façonner un savoir solide sur le monde « naturel » ne peuvent être abandonnés aux mains d'une science-fiction paranoïde ou cynique. Ceux qui sont politiquement engagés ne peuvent pas laisser le constructionnisme social se désintégrer en émanations rayonnantes de cynisme.

En tout cas, les constructionnistes sociaux pouvaient continuer à dire que la méthode scientifique en tant que doctrine idéologique et tout le verbiage philosophique sur l'épistémologie avaient été mijotés pour nous empêcher de chercher à connaître le monde *réellement* par l'exercice des sciences. D'après ce point de vue, la science – seule chose vraiment digne d'intérêt pour nous – est rhétorique. Elle persuade les acteurs sociaux concernés que leur savoir fabriqué conduit à une forme désirable de pouvoir parfaitement objectif. De telles croyances doivent compter autant avec la structure des faits et des artéfacts qu'avec les acteurs formés par le langage dans le jeu du savoir. Ici, les artéfacts et les faits font partie intégrante de l'art redoutable de la rhétorique. La pratique est persuasion, mais on fait porter l'attention plutôt sur la pratique. Tout savoir est un nœud compact dans un champ de lutte pour le pouvoir. Le solide programme de la sociologie de la connaissance s'adjoit les charmants et méchants outils de la sémiologie et de la déconstruction pour affirmer la nature rhétorique de toute vérité, fut-elle scientifique. L'Histoire est un scénario que les mordus de culture occidentale se racontent entre eux ; la science est un texte discutable et un domaine de coercition ; le fond c'est la forme.³ Un point c'est tout. La forme dans la science est la rhétorique socialement fabriquée pour façonner le monde en objets tangibles. C'est une pratique de croyances qui transforment le monde en prenant la forme de nouveaux objets étonnants – comme les microbes, les quarks et les gènes.

Mais qu'elles aient ou non la structure et les propriétés d'objets de rhétorique, les entités scientifiques de la fin du vingtième siècle – vecteurs d'infection (les microbes), particules élémentaires (les quarks) et codes biomoléculaires (les gènes) – ne sont pas les objets romantiques ou modernes avec leurs lois internes de cohérence.⁴ Elles sont des traces passagères rendues visibles par des champs de force, ou bien des vecteurs d'information dans une sémiotique à peine incorporée et extrêmement

sujette à mutation, ordonnée en actes de reconnaissance et de méconnaissance. La nature humaine, encodée dans son génome et dans ses autres pratiques d'écriture, est une immense bibliothèque digne du labyrinthe secret imaginé par Umberto Eco dans *Le nom de la Rose* (1980). La stabilisation et la conservation de ce texte de la nature humaine promettent de coûter plus cher que son écriture. C'est une vision terrifiante de la relation du corps et du langage pour celles d'entre nous qui voudraient encore accorder à la *réalité* plus de crédit que nous n'en accordons au débat des chrétiens de droite sur le Second Avènement et à leur sauvetage de la destruction finale du monde. Nous voudrions croire que nos appels pour des mondes réels sont autre chose que des tentatives désespérées d'échapper au cynisme et autre chose qu'un acte de foi comme on en trouve dans tant d'autres religions, même si nous continuons d'accorder une place généreuse à ces médiations, riches et toujours particulières à un moment donné de l'histoire, par lesquelles nous devons, comme n'importe qui, prendre connaissance du monde.

Aussi, plus j'avance dans la description du programme constructionniste social radical et dans une version particulière du postmodernisme, armée des outils corrosifs du discours critique utilisé dans les sciences humaines, plus je deviens nerveuse. Comme toutes les névroses, la mienne trouve son origine dans le problème de la métaphore, c'est-à-dire le problème de la relation entre corps et langage. Par exemple, l'imagerie de manœuvres d'un champ de force dans le monde entièrement textualisé et codé est la matrice de nombreux raisonnements relatifs à la réalité telle que le sujet postmoderne la négocie socialement. Ce monde-come-code est, pour commencer, un champ militaire high-tech, un champ de bataille théorique automatisé, où des spots de lumière appelés joueurs se désintègrent mutuellement (quelle métaphore !) afin de rester dans le jeu du savoir et du pouvoir. La technoscience et la science-fiction s'effondrent dans le soleil de leur éclatante (ir)réalité – la guerre.⁵ La théorie féministe ne mettrait pas des décennies pour repérer ici la présence de l'ennemi. Nancy Hartsock (1983b) a rendu cela clair comme de l'eau de roche avec son concept de masculinité abstraite.

Moi, comme d'autres, avons commencé par exiger un outil solide pour déconstruire les prétentions de vérité de la science ennemie en montrant la spécificité historique radicale, et donc le caractère contestable, de *chacune* des pelures qui forment l'oignon des constructions scientifiques et technologiques, et nous avons abouti à une sorte d'électrochoc épistémologique qui, loin de nous ouvrir les meilleures tables de jeu de la contestation des vérités publiques, nous y a plutôt laissées KO, victimes de multiples désordres auto-induits de la personnalité. Nous voulions faire plus que mettre en évidence les préjugés dans la science (trop facile de toute façon), et plus que séparer le bon grain scientifique de l'ivraie des préjugés et du mésusage. Cela semblait bien s'annoncer avec cet argument constructionniste suprême qui ne laissait aucune fissure pour réduire les problèmes à une opposition entre préjugé et objectivité, usage et mésusage, science et pseudoscience. Nous démasquons les doctrines de l'objectivité parce qu'elles menaçaient notre sentiment naissant de subjectivité historique collective et de capacité d'action et nos récits « incorporés » de la vérité, et nous avons fini avec une excuse de plus pour ne pas apprendre la physique postnewtonienne et laisser tomber nos vieilles pratiques féministes d'ateliers d'entraide pour réparer nos voitures. Ce ne sont que des textes de toute façon, alors laissons cela aux garçons. En outre, ces mondes postmodernes textualisés sont effrayants, et nous préférons notre science-fiction qui est un peu plus utopique, un peu comme *Woman on the Edge of Time* ou même *Wanderground*.

Certaines d'entre nous tentèrent de rester saines d'esprit dans ces temps de démontage et de dissimulation en continuant de tenir bon sur une version féministe de l'objectivité. On trouve là, motivée par les mêmes désirs politiques, l'autre solution séduisante à ce problème sournois de l'objectivité. Le Marxisme Humaniste était pollué à la source par sa théorie ontologique constituante pour laquelle l'homme se construit lui-même en dominant la nature, et par son impuissance concomitante à historiciser tout ce que les femmes font et qui ne donne pas droit à un salaire. Mais, sous la forme d'une hygiène mentale féministe de l'épistémologie qu'appelaient nos propres doctrines d'une vision objective, le marxisme avait encore de l'avenir. Les pré-supposés marxistes offraient des outils utiles à nos versions de la théorie des points de vue, de l'incorporation affirmée, une tradition critique riche de l'hégémonie sans positivisme et relativisme déresponsabilisants, et des théories nuancées de la médiation. Certaines versions de la psychanalyse ont été extrêmement utiles à cette approche, particulièrement la théorie anglophone de la relation d'objet, qui a peut-être plus fait pendant un certain temps pour le socialo-féminisme américain que tout ce qui est sorti de la plume de Marx ou Engels, encore moins de celle d'Althusser ou de n'importe lequel des derniers prétendants à la filiation marxiste ayant traité la question de l'idéologie et de la science.⁶

Une autre approche, « l'empirisme féministe », converge aussi avec les utilisations féministes du marxisme pour donner une théorie de la science qui continue d'affirmer la légitimité du terme d'objectivité et qui reste méfiante vis-à-vis du constructivisme radical associé à la sémiologie et à la narratologie (Harding, 1986, pages 24-26, 161-2). Les féministes doivent insister sur une meilleure prise en compte du monde ; il ne suffit pas de montrer la contingence historique radicale et les modes de construction de toute chose. Car alors, nous, féministes, nous retrouvons associées de manière perverse au discours de nombreux scientifiques pratiquants, qui, en définitive, croient avant tout qu'ils décrivent et découvrent les choses *dans* leurs constructions et raisonnements. Evelyn Keller a particulièrement insisté sur cette question fondamentale, et Harding appelle l'objectif recherché par ces approches une « science de relève ». Les féministes ont intérêt à projeter une science de relève qui donne une traduction plus juste, plus acceptable, plus riche du monde, pour y vivre correctement et dans une relation critique et réflexive à nos propres pratiques de domination et à celle des autres ainsi qu'aux parts inégales de privilège et d'oppression qui constituent toutes les positions. Dans les catégories philosophiques traditionnelles, c'est peut-être plus une question d'éthique et de politique que d'épistémologie.

Donc, je pense que mon problème, et « notre » problème, est d'avoir *en même temps* une prise en compte de la contingence historique radicale de toutes les prétentions au savoir et de tous les sujets connaissants, une pratique critique qui permette de reconnaître nos propres « technologies sémiotiques » de fabrication des significations, *et aussi* un engagement sans artifice pour des récits fidèles d'un monde « réel » qui puisse être partiellement partagé et accueillant envers les projets planétaires de liberté mesurée, de richesse matérielle acceptable, de tempérance dans le sens donné à la souffrance et de bonheur limité. Ce désir nécessairement multiple, Harding le définit comme aspiration au projet d'une science de relève et détermination postmoderne à défendre la différence irréductible et la multiplicité radicale de savoirs locaux. *Tous* les composants du désir sont paradoxaux et dangereux, et leur combinaison est à la fois contradictoire et inévitable. Les féministes ne veulent pas d'une doctrine de l'objectivité qui promet la transcendance, d'une histoire qui perd la trace de ses médiations justement là où quelqu'un pourrait

être tenu responsable de quelque chose, ni d'un pouvoir instrumental absolu. Nous ne voulons pas représenter le monde avec une théorie pour qui les pouvoirs sont innocents, où le langage et les corps échouent dans la béatitude d'une symbiose organique. Nous ne voulons pas plus théoriser le monde, et encore moins y agir, en termes de Systèmes Globaux, mais nous avons vraiment besoin d'un réseau de connexions à l'échelle planétaire, où s'exerce la capacité de traduire partiellement des savoirs entre des communautés très différentes – et au pouvoir différent. Nous avons besoin du pouvoir des théories critiques modernes sur la façon dont les significations et les corps sont fabriqués, non pas pour dénier signification et corps, mais pour vivre dans des significations et des corps qui aient une chance dans l'avenir.

Les sciences naturelles, sociales et humaines ont toujours nourri ce genre d'espérances. La science a toujours été une affaire de recherche de traduction, de convertibilité, de mobilité des significations, et d'universalité – que j'appelle réductionnisme, quand un seul langage (devinez lequel) veut s'imposer comme la norme pour toutes les traductions et conversions. Tout comme l'argent dans les ordres d'échange du capitalisme, le réductionnisme agit dans l'ordre mental redoutable des sciences globales : il n'existe finalement qu'une seule équation. Voilà le rêve mortel que les féministes avec d'autres ont repéré dans certaines doctrines de l'objectivité au service des injonctions hiérarchiques et positivistes qui décrètent ce qui a le droit de compter comme savoir. C'est une des raisons pour lesquelles les débats sur l'objectivité importent, au niveau métaphorique et sur d'autres plans. L'immortalité et la toute-puissance ne sont pas nos buts. Mais nous pourrions utiliser des récits applicables et fiables qui ne se réduisent pas à des manœuvres de pouvoir ni aux jeux agonistiques prestigieux de la rhétorique ou à l'arrogance scientiste positiviste. Cela s'applique qu'on parle des gènes, des classes sociales, des particules élémentaires, des genres, des races, ou des textes ; cela s'applique aux sciences exactes, naturelles, sociales et humaines, en dépit de l'ambiguïté insaisissable des mots *objectivité* et *science* quand on glisse sur le terrain discursif. Dans nos efforts pour grimper au mât de cocagne qui promet une doctrine utilisable de l'objectivité, nous nous sommes, moi et la plupart des autres féministes participant aux débats sur l'objectivité, alternativement ou même simultanément, cramponnées aux deux extrémités de la dichotomie, celle que Harding décrit en termes de projet d'une science de relève contre les récits postmodernes de la différence, et que j'ai esquissée dans ce chapitre en opposant constructivisme radical et empirisme féministe critique. Il est difficile, évidemment, de grimper en tenant les deux bouts d'un mât, simultanément ou alternativement. Il est donc temps de changer de métaphores.

PERSISTANCE DE LA VISION⁷

Je voudrais continuer en accordant ma confiance métaphorique à la vision, système sensoriel abondamment calomnié par le discours féministe. La vision peut présenter un intérêt pour échapper aux oppositions binaires. Je voudrais insister sur la nature incorporée de toute vision, et ainsi reconquérir le système sensoriel qui a servi à signifier un saut hors du corps marqué vers un regard dominateur émanant de nulle part. C'est le regard qui inscrit mythiquement tous les corps marqués, qui permet à la catégorie non marquée de revendiquer le pouvoir de voir sans être vue, de représenter en échappant à la représentation. Ce regard exprime la position non marquée d'Homme et de Blanc, une des nombreuses tonalités déplaisantes du mot

objectivité pour les oreilles féministes vivant dans les sociétés scientifiques et technologiques, industrielles avancées, militarisées, racistes et à domination masculine, c'est-à-dire, ici, dans le ventre du monstre, aux États-Unis à la fin des années 1980. Je voudrais une doctrine d'objectivité incorporée qui accueille les projets féministes paradoxaux et critiques sur la science, objectivité féministe signifiant alors tout simplement « *savoirs situés* ».

Les yeux ont servi à signifier une aptitude perverse – parfaitement affinée tout au long de l'histoire d'une science liée au militarisme, au capitalisme, au colonialisme et à la suprématie mâle – aptitude qui éloigne le sujet connaissant de chacun et de tout dans l'intérêt d'un pouvoir sans entrave. Les instruments de visualisation dans la culture multinationale et postmoderne ont aggravé ces significations de désincarnation. Les technologies de visualisation sont sans limites apparentes ; l'œil de n'importe quel primate ordinaire comme nous peut sans cesse être amélioré par des systèmes d'ultrasons, d'imagerie par résonance magnétique, systèmes de manipulation graphique à intelligence artificielle, microscopes électroniques, tomographie assistée par ordinateur, techniques d'amélioration de la couleur, systèmes de surveillance par satellite, écrans personnels et professionnels, caméras pour tous les usages, – depuis l'observation de la muqueuse des parois intestinales d'un ver marin vivant dans les fumées volcaniques d'une faille entre les plaques continentales, jusqu'à la cartographie de l'hémisphère d'une planète, où qu'elle se situe dans le système solaire. La vision, dans ce festin technologique, tourne à la glotonnerie non contrôlée ; toute perspective cède devant une vision infiniment mobile, qui ne devient plus seulement mythique à cause du truc divin qui consiste à voir tout depuis nulle part, mais parce qu'elle a transformé le mythe en pratique ordinaire. Et comme le truc divin, cet œil baise le monde pour créer des monstres technos. Zoe Sofoulis (1988) appelle ça l'œil cannibale des projets extraterrestres machistes pour une seconde naissance excrémentielle.

Hommage à cette idéologie d'une vision directe, dévorante, générative et sans restriction, dont on célèbre les médiations technologiques tout en les faisant passer comme totalement transparentes, le volume qui célèbre le 100^{ème} anniversaire de la National Geographic Society conclut son tour d'horizon de la littérature de voyage du magazine, effectuée par le biais de son incroyable iconographie, sur deux chapitres accolés. Le premier porte sur « l'Espace », et commence par l'épigraphe, « L'univers – sinon rien » (Bryan, 1987, p.352). Rien que ça. Ce chapitre retrace les exploits de la course à l'espace et présente les « instantanés » colorisés des planètes éloignées reconstituées à partir de signaux numérisés transmis à travers l'espace pour que le spectateur « fasse l'expérience » du moment de découverte dans une vision immédiate de « l'objet ». ⁸ Ces objets fabuleux nous arrivent à la fois comme des enregistrements irréfutables de ce qui est tout simplement là, et, comme les hauts faits de la production technoscientifique. Le chapitre suivant porte sur le jumeau de l'espace éloigné : « Espace Intérieur », qui s'ouvre sur l'épigraphe, « La matière des étoiles est devenue vie » (Bryan, 1987, p.454). Là, le lecteur est transporté dans le royaume de l'infinimental, rendu visible grâce aux rayonnements échappant à la longueur d'onde « normalement » perçue par les hominidés, c'est-à-dire les rayons des lasers et des microscopes électroniques, dont les signaux sont transformés en merveilleux instantanés couleur de lymphocytes luttant contre l'invasion de virus.

Mais évidemment, cette idée d'une vision infinie est une illusion, un truc divin. Je voudrais suggérer comment notre détermination à défendre les métaphores s'appliquant à la particularité et au caractère incarné de toute vision (une incorporation pas nécessairement organique et qui inclut la médiation

technologique), et notre refus de tomber dans les mythes tentateurs qui font de la vision la voie de la désincarnation et de la seconde naissance, nous permettent de construire une doctrine de l'objectivité utilisable, qui ne soit pas innocente. Je veux une écriture féministe du corps qui remette en valeur les métaphores visuelles, parce que nous avons besoin de reconquérir ce sens pour trouver notre chemin au milieu de toutes les ruses et de tous les pouvoirs de représentation visuelle des sciences et des technologies modernes qui ont métamorphosé les débats sur l'objectivité. Il nous faut apprendre dans nos corps, ces corps doués d'une vision de primate, en couleur et stéréoscopique, comment relier cet objectif à nos scanners théoriques et politiques de façon à dire où nous sommes et où nous ne sommes pas, dans ces dimensions de l'espace mental et physique que nous savons à peine nommer. Alors, de façon moins perverse qu'il n'y paraît, l'objectivité s'affirme comme une affaire d'incorporation particulière et spécifique, et plus du tout comme la vision mensongère qui promet de s'affranchir de toutes les limites et de la responsabilité. La morale est simple : seule la perspective partielle assure une vision objective. Il s'agit d'une vision objective qui engage, plutôt qu'elle ne referme, le problème de la responsabilité lié à ce que créent toutes les pratiques visuelles. Une perspective partielle peut être tenue responsable autant des monstres prometteurs que des monstres destructeurs qu'elle engendre. Tous les récits de la culture occidentale sont des allégories des idéologies relatives aux liens entre ce que nous appelons corps et esprit, prise de distance et responsabilité, et sont au cœur de la question de la science dans le féminisme. L'objectivité féministe est affaire de place circonscrite et de savoir situé, pas de transcendance et de division entre sujet et objet. Ainsi seulement pourrions-nous répondre de ce que nous avons appris à voir.

Ce sont des leçons que j'ai en partie apprises en me promenant avec mes chiens et en me demandant à quoi le monde ressemblait quand on n'a pas de fovéa et seulement quelques cellules rétiniennes pour la vision des couleurs, mais un développement nerveux et une aire sensorielle énormes pour les odeurs. C'est une leçon qu'on peut prendre à partir des photographies qui montrent comment le monde est perçu par les yeux à facettes d'un insecte, ou même par l'œil caméra d'un satellite-espion ou les signaux numériques transmis à partir d'écartés enregistrés par une sonde spatiale passant « à proximité » de Jupiter, transformées en photographies couleur pour table basse. Les « yeux » que rendent accessibles les sciences technologiques modernes ruinent toute idée d'une vision passive ; ces prothèses nous montrent que tous les yeux, y compris nos propres yeux organiques, sont des systèmes de perception actifs, intégrés dans des traductions et des *manières* particulières de voir, c'est-à-dire, des manières de vivre. Il n'y a pas de photographie non médiatisée ou de chambre noire passive dans les descriptions scientifiques des corps et des machines ; il n'y a que des possibilités visuelles extrêmement spécifiées, chacune avec sa manière merveilleusement détaillée, active, partielle, d'organiser des mondes. Toutes ces images du monde ne devraient pas être des allégories d'une mobilité et d'une interchangeabilité infinies, mais d'une spécificité et d'une différence élaborées, et du grand soin dont on doit s'armer pour apprendre à voir fidèlement à partir du point de vue d'un autre, même quand cet autre est l'une de nos machines. Il ne s'agit pas de prise de distance aliénante ; il s'agit d'une allégorie *possible* pour des versions féministes de l'objectivité. Comprendre comment ces systèmes visuels fonctionnent, techniquement, socialement et psychologiquement devrait pouvoir ouvrir la voie à une objectivité féministe incorporée.

De nombreux courants féministes essaient de théoriser les raisons qui poussent à faire d'abord confiance au point de vue des assujettis ; il y a de bonnes raisons de penser que la vue est meilleure de dessous les super plateformes spatiales des puissants (Hartsock, 1983a ; Sandoval, n.d. ; Harding, 1986 ; Anzaldúa, 1987). Dans le fil de ce soupçon, le présent chapitre défend les savoirs situés et incorporés contre les différentes formes de prétentions à un savoir non localisable et donc irresponsable. Irresponsable veut dire à qui on ne peut demander des comptes. Fonder la capacité de voir à partir des marges et des profondeurs a une grande importance. Mais cela comporte le sérieux danger d'idéaliser et/ou de s'approprier la vision des moins puissants alors qu'on revendique de voir à partir de leur position. Voir d'en bas ne s'apprend pas facilement et n'est pas sans problème, même si « nous » habitons « naturellement » le grand terrain souterrain des savoirs assujettis. Les positionnements des assujettis ne sont pas dispensés de réexamen critique, de décodage, de déconstruction et d'interprétation ; ce qui veut dire de démarches à la fois sémiologiques et herméneutiques d'enquête critique. Les points de vue des assujettis ne sont pas des positions « innocentes ». Au contraire, ils sont privilégiés parce qu'en principe moins susceptibles d'autoriser le déni du noyau critique et interprétatif de tout savoir. Ils ont capté ce que sont les modes de déni au travers de la répression, de l'oubli et des actes d'escamotage – et autres moyens d'être nulle part tout en clamant sa compréhension. Les assujettis ont une chance convenable d'éventer le truc divin et toutes ses illuminations éblouissantes – et donc aveuglantes. Les points de vue « assujettis » sont privilégiés parce qu'ils semblent promettre des récits du monde plus adéquats, plus soutenus, plus objectifs, plus transformateurs. Mais *apprendre* à voir d'en bas requiert au moins autant de savoir faire avec les corps et le langage, avec les médiations de la vision, que les visualisations technoscientifiques « les plus élevées ».

Un tel positionnement privilégié est hostile autant aux diverses formes de relativisme qu'aux versions les plus explicitement totalitaires de prétentions à l'autorité scientifique. Mais l'alternative au relativisme n'est pas la totalisation et la vision unique, qui n'est toujours en fin de compte que la catégorie non marquée appuyant son pouvoir sur la réduction et l'obscurcissement systématiques. L'alternative au relativisme, ce sont des savoirs partiels, localisables, critiques qui maintiennent la possibilité de réseaux de connexion appelés solidarité en politique et conversations partagées en épistémologie. Le relativisme est une façon d'être nulle part tout en prétendant être partout de la même manière. L'« égalité » de positionnement est un déni de responsabilité et de questionnement critique. Le relativisme est le double parfait de la totalisation dans les idéologies de l'objectivité ; ils dénie tous les deux les enjeux de localisation, d'incorporation, et la perspective partielle ; ils rendent impossible tous les deux d'y voir clair. Relativisme et totalisation sont tous les deux des « trucs divins » qui promettent une vision depuis partout et nulle part de manière égale et entière, mythes communs de la rhétorique qui investit la Science. Mais c'est précisément dans la politique et l'épistémologie des perspectives partielles que réside la possibilité d'un questionnement soutenu, rationnel, objectif.

Ainsi, avec beaucoup d'autres féministes, je veux militer en faveur d'une doctrine et d'une pratique de l'objectivité qui privilégie la contestation, la déconstruction, la construction passionnée, les connexions en réseau, et l'espoir d'une transformation des systèmes de connaissance et des façons de voir. Mais ce n'est pas n'importe quelle perspective partielle qui le fera ; nous devons nous opposer aux relativismes et holismes faciles bâtis à partir de réductions et de subsomptions. Un

« détachement passionné » (Kuhn, 1982) demande plus qu'une partialité reconnue et autocritique. Nous sommes aussi tenues de rechercher une perspective à partir de ces points de vue, qui ne peuvent jamais être connus à l'avance, qui promettent quelque chose de plutôt extraordinaire, c'est-à-dire un savoir capable de construire des mondes moins ordonnés par les visées de la domination. De ce point de vue, la catégorie non marquée disparaîtrait *vraiment* – ce qui est autre chose que simplement répéter l'acte de sa disparition. L'imaginaire et le rationnel – la vision visionnaire et objective – gravitent ensemble. Selon moi, le plaidoyer d'Harding pour une science de relève et pour des sensibilités postmodernes doit nous permettre d'affirmer que ce contact étroit entre l'élément d'espoir fantastique d'un savoir qui transforme et le contrôle sévère et stimulant d'un questionnement critique soutenu constitue le fondement de toute prétention sérieuse à une objectivité et à une rationalité qui ne soient pas ravagées par les répressions et les dénis époustouflants. Il est même possible de comprendre la succession des révolutions scientifiques dans les termes de cette doctrine féministe de la rationalité et de l'objectivité. La science a été utopique et visionnaire depuis le début ; c'est une des raisons pour lesquelles « nous » en avons besoin.

L'engagement pour un positionnement mobile et pour un détachement passionné tient à l'impossibilité de faire d'une politique et d'une épistémologie innocentes fondées sur « l'identité » des stratégies pour essayer d'y voir plus clair à partir du point de vue des assujettis. On n'« est » pas une cellule ou une molécule – ou une femme, un colonisé, un manoeuvre, et ainsi de suite – parce qu'on pense voir et voir depuis ces positions d'un œil critique. « Être » est beaucoup plus problématique et contingent. Aussi, on ne peut déménager vers quelque point d'observation que ce soit sans devenir responsable de ce mouvement. La vision est *toujours* une question du pouvoir de voir – et peut-être de la violence implicite de nos pratiques de visualisation. Avec le sang de qui mes yeux ont-ils été façonnés ? C'est également valable quand on témoigne depuis la position de « soi-même ». Nous ne sommes pas immédiatement présents à nous-mêmes. La connaissance de soi requiert une technologie sémiotique et matérielle qui lie les significations et les corps. L'identité à soi-même est un mauvais système de vision. La fusion est une mauvaise stratégie de positionnement. Les garçons des sciences humaines ont appelé ce doute concernant la présence à soi-même la « mort du sujet », ce point d'ordonnement unique de volonté et de conscience. Ce jugement me semble étrange. Je préfère appeler ce doute générateur la percée des sujets, agents, et territoires non isomorphes d'histoires restées inimaginables pour l'œil cyclopéen et autosatisfait du sujet maître. L'œil occidental a toujours été fondamentalement un œil baladeur, une lentille mobile. Ces pérégrinations ont souvent été violentes et ont renforcé l'image d'un moi conquérant – mais pas toujours. Les féministes occidentales *héritent* aussi de savoir-faire en apprenant à participer à la revisualisation de mondes renversés par les défis de transformation planétaire lancés aux discours des maîtres. Tout n'est pas à reprendre depuis le début.

Le moi divisé et contradictoire est le seul qui puisse interroger les positionnements et être responsable, le seul qui puisse composer et faire correspondre les conversations rationnelles et les rêves fantastiques qui changent l'histoire.⁹ L'image privilégiée des épistémologies féministes c'est la division, pas l'être. La « division » dans ce contexte est celle des multiplicités hétérogènes qui sont nécessaires et ne peuvent se laisser caser dans des créneaux isomorphes ou des listes cumulatives. C'est une géométrie qu'on retrouve dans et entre les sujets. La topographie de la subjectivité est multidimensionnelle ; et donc, la vision aussi. Le moi connaissant est

partiel dans toutes ses manifestations, jamais fini, ni entier, ni simplement là, ni originel ; il est toujours composé et suturé de manière imparfaite, et *donc* capable de s'associer avec un autre, pour voir avec lui sans prétendre être l'autre. Voilà ce que promet l'objectivité : un scientifique averti ambitionne une position subjective non pas d'identité, mais d'objectivité ; c'est-à-dire, une connexion partielle. Il n'y a pas moyen d'« être » à la fois dans toutes, et entièrement dans aucune des positions privilégiées (assujetties) structurées par le genre, la race, la nation et la classe. Et il s'agit là d'une liste brève de positions critiques. La recherche d'une position qui serait « pleine » et totale est la recherche du sujet parfait fétichisé de l'histoire des luttes, qui apparaît parfois dans la théorie féministe sous la forme essentialisée de La Femme du Tiers-Monde (Mohanty, 1984). L'assujettissement ne constitue pas un socle pour une ontologie ; il est peut-être un indice visuel. La vision requiert des instruments de vision ; une optique est une politique de positionnement. Les instruments de vision médiatisent les points de vue ; il n'y a pas de vision immédiate à partir du point de vue des assujettis. L'identité, y compris l'identité à soi-même, ne produit pas de science ; un positionnement critique le fait, l'objectivité. Seuls ceux qui occupent la position des dominateurs sont identiques à eux-mêmes, non marqués, désincarnés, non médiatisés, transcendants, ressuscités. Il est malheureusement possible que les assujettis convoitent et même se ruent vers cette position subjective – et alors, disparaissent du paysage. Le savoir du point de vue des non marqués est vraiment fantastique, déformé et tellement irrationnel. La seule position à partir de laquelle il était impossible que l'objectivité soit mise en pratique et à l'honneur est le point de vue du maître, Homme, Dieu Unique, dont l'Œil engendre, s'approprie et classe toute différence. Personne n'a jamais taxé d'objectivité le Dieu du monothéisme, seulement d'indifférence. Le truc divin est identique à soi, et nous avons pris cela pour de la créativité et du savoir, l'omniscience même.

Le positionnement est, par conséquent, la pratique clé qui jette les bases du savoir organisé autour de ce que montre la vision, comme l'est une si grande partie du discours scientifique et philosophique occidental. Le positionnement implique la responsabilité de nos pratiques pour agir. Il s'ensuit que la politique et l'éthique sont la base des affrontements où se joue ce qui va compter comme savoir rationnel. C'est-à-dire que la politique et l'éthique sont au fondement, qu'on le reconnaisse ou pas, des luttes en matière de recherches dans les sciences exactes, naturelles, sociales et humaines. Ou alors, la rationalité est tout bonnement impossible, une illusion d'optique projetée absolument de nulle part. Les histoires de la science peuvent être racontées avec force comme histoires des technologies. Ces technologies sont des modes de vie, des ordres sociaux, des pratiques de visualisation. Les technologies sont des pratiques expertes. Comment voir ? D'où voir ? Quelles limites à la vision ? Pourquoi voir ? Avec qui voir ? Qui arrive à tenir plus d'un point de vue ? Qui est borné ? Qui porte des œillères ? Qui interprète le champ visuel ? Quels autres pouvoirs sensoriels souhaitons-nous cultiver en plus de la vision ? Le discours moral et politique devrait être le paradigme du discours rationnel dans l'imagerie et les technologies de la vision. L'affirmation de Sandra Harding, ou son observation, que ce sont les mouvements de révolution sociale qui ont le plus contribué aux développements scientifiques doit être comprise comme l'affirmation des conséquences sur le plan du savoir des nouvelles technologies de positionnement. Mais j'aurais souhaité que Harding consacre plus de temps à se rappeler que les révolutions sociales et scientifiques n'ont pas toujours été libératrices, même si elles ont toujours été visionnaires. On pourrait formuler ce point autrement, avec la question de la science chez les militaires. Les luttes à propos de

ce qui compte comme récits rationnels du monde sont des luttes à propos de *comment* voir. Le prix de la vision : la question de la science dans le colonialisme ; la question de la science dans l'extermination (Sofoulis, 1988) ; la question de la science dans le féminisme.

Le résultat des attaques politiques engagées contre les différents empirismes, réductionnismes ou autres manifestations de l'autorité scientifique ne devrait pas être le relativisme, mais la situation. Un tableau dichotomique exprimant ce point pourrait être le suivant :

rationalité universelle	ethnophilosophies
langage commun	hétéroglossie
nouvel organon	déconstruction
théorie de champ unifié	positionnement oppositionnel
système mondial	savoirs locaux
théorie maître	récits en réseau

Mais un tableau dichotomique donne une mauvaise représentation des positions de l'objectivité incorporée que j'essaie d'esquisser. L'illusion de symétrie que donne le tableau constitue la première distorsion, d'abord en faisant apparaître toutes les positions comme simples termes d'une alternative et, ensuite, comme s'excluant l'une l'autre. Une carte établissant les tensions et les résonances entre deux charges opposées représente mieux les politiques et épistémologies actives d'une objectivité incorporée, et donc responsable. Par exemple, les savoirs locaux doivent également être mis en tension avec les structures de production qui imposent des traductions et des échanges inégaux – matériels et sémiotiques – à l'intérieur des réseaux de savoir et de pouvoir. Les réseaux *peuvent* avoir la systématisme comme propriété, et même être des systèmes globaux centralisés avec de longs filaments et des vrilles obstinées qui plongent dans le temps, l'espace et la conscience, dimensions de l'histoire du monde. La responsabilité féministe requiert un savoir à l'écoute des résonances, pas de la dichotomie. Le genre est un champ de différence structurée et structurante, où les tonalités extrêmement localisées du corps le plus intimement privé et individualisé, vibrent avec des émissions globales haute tension. Avec l'incorporation féministe, il n'est pas question de place fixe dans un corps réifié, qu'il soit femelle ou autre, mais de nœuds dans des champs de force, d'inflexions dans des orientations, de prises à son compte de la différence dans des champs matériel-sémiotiques de signification. L'incorporation est une prothèse qui signifie ; l'objectivité ne peut pas être une affaire de vision fixe quand il s'avère que l'histoire du monde porte précisément sur le débat de ce qui compte comme objet.

Comment peut-on se positionner pour voir dans cette situation de tensions, de résonances, de transformations, de résistances et de complicités ? Ici, la vision des primates n'est pas d'emblée une métaphore ou une technologie très convaincante pour une clarification politico-épistémologique féministe, puisqu'elle semble présenter à la conscience un terrain déjà traité et objectifié ; les choses y semblent déjà fixes et distanciées. Mais la métaphore visuelle permet d'aller au-delà des apparences fixes, qui sont seulement le produit fini. La métaphore nous invite à examiner l'équipement divers de la production visuelle, y compris les technologies prothétiques en interface avec nos yeux et nos cerveaux biologiques. Et nous découvrons là des machines très particulières pour introduire les régions du spectre électromagnétique dans nos images du monde. C'est dans les intrications de ces technologies de visualisation dans lesquelles nous sommes plongées que nous trouverons les métaphores et les

significations pour comprendre et intervenir dans les modèles d'objectivation du monde, c'est-à-dire les modèles de la réalité pour lesquels on doit être responsable. Dans ces métaphores, nous trouvons les moyens de nous rendre compte simultanément *non seulement* du concret, de l'aspect « réel », mais aussi de l'aspect de *semiosis* et de production de ce que nous appelons la connaissance scientifique.

Je milite pour les politiques et les épistémologies de la localisation, du positionnement et de la situation, où la partialité, et non l'universalité, est la condition pour faire valoir ses prétentions à la construction d'un savoir rationnel. Ce sont des prétentions qui partent de la vie des gens ; la vue depuis un corps, toujours complexe, contradictoire, structurant et structuré, opposée à la vue d'en haut, depuis nulle part et simple. Seul le truc divin est interdit. Voilà un critère pour décider de la question de la science dans le militarisme, cette science/technologie rêvée du langage parfait, de la communication parfaite, de l'ordre définitif.

Le féminisme chérit une autre science : les sciences et les politiques de l'interprétation, de la traduction, du bégaiement et du à moitié compris. Le féminisme a à voir avec les sciences du sujet multiple avec (au minimum) une vision double. Le féminisme est une affaire de vision critique résultant d'un positionnement critique dans un espace social genré non homogène.¹⁰ Une traduction est toujours interprétative, critique, et partielle. Voilà un fondement pour l'échange, la rationalité, et l'objectivité – définissable comme une « conversation » sensible à la question du pouvoir, et non simplement pluraliste. Ce ne sont même pas les caricatures mythiques de la physique et des mathématiques – injustement caricaturés dans l'idéologie antiscience comme des savoirs conformes et simplificateurs – qui en sont venues à représenter l'autre hostile aux paradigmes féministes, mais les rêves du parfaitement su dans la haute technologie, les productions et positionnements scientifiques militarisés en permanence, le truc divin du paradigme de connaissance rationnelle de la « Guerre des Étoiles ». Aussi la localisation est une question de vulnérabilité ; la localisation résiste à la politique de la fermeture, de l'irrévocable, ou, pour paraphraser Althusser, l'objectivité féministe résiste à « la simplification en dernière instance ». C'est parce que l'incorporation féministe résiste à la fixation et se montre insatiablement curieuse des réseaux de positionnement différentiel. Il n'y a pas de point de vue féministe unique parce que nos plans demandent trop de dimensions pour que cette métaphore ancre nos visions. Mais l'objectif des théoriciennes féministes qui ambitionnent une épistémologie et une politique de positionnement engagé et responsable reste éminemment décisif. Le but recherché ce sont des récits plus justes du monde, c'est-à-dire une « science ».

Par-dessus tout, la connaissance rationnelle ne prétend pas au désengagement : être partout et donc nulle part, à l'abri de l'interprétation, d'une représentation, se contenir soi-même complètement et être complètement formalisable. La connaissance rationnelle est un processus permanent d'interprétation critique appliqué aux « champs » des interpréteurs et des decodeurs. La connaissance rationnelle est une conversation sensible au pouvoir (King, 1987a) :

savoir:communauté::savoir:pouvoir

herméneutique:sémiologie::interprétation critique:codes.

Décodage et transcodage plus traduction et critique ; il faut tout prendre. Alors, la science devient le paradigme non pas de la fermeture, mais de ce qui est contestable et contesté. La science devient le mythe non pas de ce qui échappe à l'activité et à la responsabilité humaine dans un royaume au dessus de la mêlée, mais celui de

l'implication et de la responsabilité pour des traductions et des solidarités entre les visions cacophoniques et les voix visionnaires qui caractérisent le savoir des assujettis. Une division des sens, une confusion de voix et de vue, plutôt que des idées claires et distinctes, c'est ce qui convient comme métaphore du fondement rationnel. Nous ne recherchons pas les savoirs réglés par le phallogocentrisme (nostalgie de la présence du Monde vrai unique) et une vision désincarnée, mais ceux qui sont réglés par une vue partielle et une voix limitée. Nous ne recherchons pas la partialité pour le plaisir, mais pour trouver les connexions et les ouvertures inattendues que les savoirs situés rendent possibles. Le meilleur moyen d'obtenir une vue plus large est de se trouver quelque part en particulier. La question de la science dans le féminisme relève de l'objectivité comme rationalité positionnée. Ses images ne sont pas le résultat de l'évitement et de la transcendance des limites, c'est-à-dire la vue d'en haut, mais la rencontre de vues partielles et de voix hésitantes dans une position subjective collective qui promet la vision des moyens de l'incorporation sans cesse limitée, de la vie à l'intérieur de limites et de contradictions, c'est-à-dire des vues à partir de quelque part.

OBJETS ACTEURS : L'APPAREIL DE PRODUCTION DU CORPS

Tout au long de cette réflexion sur « l'objectivité », j'ai refusé de dissiper les ambiguïtés qu'il y a à se référer à la science sans distinguer l'extraordinaire variété de contextes où elle s'exerce. En maintenant cette ambiguïté, j'ai mis au premier plan les composants communs liant les sciences exactes, physiques, naturelles, sociales, politiques, biologiques, et humaines, et j'ai noué ce champ entièrement hétérogène de production institutionnelle du savoir au plan universitaire (mais aussi industriel, qu'il s'agisse de l'édition, du commerce des armes, et des produits pharmaceutiques) à une conception de la science qui insiste sur sa puissance idéologique. Mais pour faire place non seulement aux particularités, mais aussi au caractère hautement perméable des significations proposées dans le discours sur la science, je voudrais lever l'une de ces ambiguïtés. Dans ce champ de significations qui constitue la science, un des composants communs a trait au statut de tout objet de connaissance et aux prétentions afférentes d'exactitude de nos récits d'un « monde réel », sans tenir compte du caractère médiatisé, complexe et contradictoire de ces mondes. Les féministes, avec d'autres qui ont été les plus actifs dans la critique des sciences et de leurs prétentions ou idéologies afférentes, se sont dérobées devant les doctrines de l'objectivité en partie à cause du soupçon que l'« objet » de connaissance est une chose inerte et passive. La description de ces objets semble correspondre à l'appropriation d'un monde déterminé et fixé réduit à l'état de matière première par les projets instrumentalisés des sociétés occidentales dévastatrices ou à des masques qui dissimulent des intérêts, généralement dominateurs.

Par exemple, le « sexe » comme objet de connaissance biologique apparaît régulièrement sous les traits du déterminisme biologique, menaçant ainsi l'espace fragile du constructionnisme social et de la théorie critique, avec leur promesse d'action et de changement, suscitée par les concepts féministes qui font du genre une différence, socialement, historiquement et sémiotiquement positionnée. Cependant, on dirait que perdre les présentations biologiques autorisées du sexe qui installaient des tensions fructueuses avec son binôme, le genre, c'est perdre trop ; il semble qu'on ne perde pas seulement un pouvoir d'analyse inscrit dans une tradition occidentale particulière, mais le corps lui-même, réduit alors à une page blanche ouverte aux inscriptions sociales, y compris celles du discours biologique. Le même

problème de perte suit la « réduction » radicale des objets de la physique ou de n'importe quelle autre science à des formations passagères de la production discursive et de la construction sociale.¹¹

Mais la difficulté et la perte ne sont pas inéluctables. Ils dérivent en partie de la tradition analytique, qui doit beaucoup à Aristote et à l'histoire des transformations du « Patriarcat Capitaliste Blanc » (comment nommer autrement ce Truc scandaleux ?) qui change toute chose en matière première pour l'appropriation et dans lequel un objet de connaissance n'est finalement que matière livrée au pouvoir séminal, à l'acte du sujet connaissant. Ici, l'objet garantit et relance le pouvoir du sujet connaissant, mais tout statut d'*agent* dans la production du savoir doit lui être refusé. Lui – le monde – doit, en bref, être objectifié en tant que chose, pas en tant qu'*agent* ; il doit servir de substance à l'autoformation du seul être social actif dans la production du savoir, le sujet humain connaissant. Zoe Sofoulis (1988) a identifié la structure de ce mode de connaissance dans les technosciences sous le terme d'« exploitation » – la seconde naissance de l'Homme à travers l'homogénéisation du corps entier du monde comme ressource pour ses projets pervers. La nature n'est que la matière première de la culture, confisquée, préservée, asservie, exaltée ou autrement pliée aux exigences de la culture dans la logique du colonialisme capitaliste. De même, le sexe n'est que matière pour l'acte qu'est le genre ; il semble qu'on n'échappe pas à la logique productionniste dans la tradition des binarismes occidentaux. Cette logique narrative analytique et historique explique la nervosité dont j'ai fait preuve à propos de la distinction sexe/genre dans l'histoire récente de la théorie féministe. Le sexe est « exploité » pour sa re-présentation comme genre, qu'il « nous » est possible de maîtriser. Il a semblé pratiquement impossible d'éviter le piège d'une logique de l'appropriation et de la domination incluse dans le binarisme nature/culture et sa descendance, dont fait partie la distinction sexe/genre.

Il semble clair que les prises en compte féministes de l'objectivité et de l'incorporation – c'est-à-dire, du monde – du type de celles qui sont esquissées dans ce chapitre demandent à manœuvrer à l'intérieur des traditions analytiques héritées de l'Occident de façon plus compliquée qu'il n'y paraît, une façon de manœuvrer commencée par la dialectique, mais qui reste bloquée faute des révisions nécessaires. Des savoirs situés demandent que l'objet de connaissance soit vu comme un acteur et un agent, pas comme un simple écran ou un terrain ou une ressource, et jamais comme l'esclave d'un maître qui enfermerait la dialectique derrière sa seule capacité d'action et en tant que père de la connaissance « objective ». Ce point est un paradigme clair dans l'approche critique des sciences sociales et humaines, où l'intervention des personnes étudiées métamorphose elle-même entièrement le projet de production de théorie sociale. En effet, accepter la capacité d'action des « objets » étudiés est le seul moyen d'éviter de grossières erreurs et toutes sortes de représentations mensongères dans ces sciences. Mais la même chose doit s'appliquer aux autres recherches appelées sciences. Un corollaire de l'insistance à vouloir que l'éthique et la politique instituent en secret ou ouvertement l'objectivité dans les sciences comme entièrement hétérogène, et pas seulement dans les sciences sociales, permet d'octroyer le statut d'*agent/acteur* aux « objets » du monde. Les acteurs se manifestent sous des formes nombreuses et merveilleuses. La description du monde « réel » ne dépend plus alors d'une logique de la « découverte », mais d'une relation sociale forte de « conversation ». Le monde ne parle pas plus seul qu'il ne disparaît en faveur d'un décodeur maître. Les codes du monde ne restent pas immobiles à attendre qu'on les déchiffre. Le monde n'est pas la matière première de l'humanisation ; les attaques en profondeur de

l'humanisme, une autre branche du discours sur « la mort du sujet », ont rendu ce point à peu près clair. Dans un sens critique, auquel la catégorie maladroite de social ou de capacité d'action fait sommairement référence, le monde rencontré au cours des recherches est une entité active. Tant qu'un compte-rendu scientifique est capable de prendre cette dimension du monde comme objet de connaissance, un savoir fiable peut être imaginé et avoir des prétentions sur nous. Mais aucune doctrine précise de représentation, ou de décodage, ou de découverte ne garantit quoi que ce soit. L'approche que je recommande n'est pas une version du « réalisme », qui s'est montré un assez piètre moyen pour accepter le rôle actif du monde.

Ma manœuvre simple, simpliste peut-être, n'est évidemment pas neuve dans la philosophie occidentale, mais elle prend un tranchant féministe particulier quand elle est liée à la question de la science dans le féminisme, et aux questions connexes du genre comme différence située ou de l'incorporation femelle. Les écoféministes ont peut-être été celles qui ont le plus travaillé à produire une version du monde comme sujet actif, et non comme simple ressource cartographiée et confisquée par les projets bourgeois, marxistes ou mâles. Admettre la capacité qu'a le monde d'agir dans le savoir laisse de la place pour des éventualités perturbantes, y compris celle du sentiment que le monde possède un sens de l'humour non conformiste. Un tel sens de l'humour dérange les humanistes et tous ceux qui sont convaincus que le monde est une ressource. Des figures richement évocatrices du monde comme acteur plein d'esprit sont à la disposition des visualisations féministes. Nous n'avons pas besoin de tomber dans un appel à une mère primordiale résistant à l'exploitation. Le Coyote ou Le Tricheur, personnifié dans les récits des Indiens du sud-ouest de l'Amérique, évoque la position qui est la nôtre quand nous renonçons à la maîtrise mais continuons de rechercher la fidélité, tout en sachant que nous serons trompées. Je pense qu'il existe des mythes utiles aux scientifiques qui pourraient devenir nos alliés. L'objectivité féministe laisse une place aux surprises et à l'ironie qui sont au cœur de toute production de savoir ; nous n'assurons pas la direction du monde. Nous y vivons seulement et essayons d'entamer des échanges non innocents à l'aide d'appareils prosthétiques incluant nos technologies de visualisation. Pas étonnant que la science-fiction ait été une pratique d'écriture si prolifique dans la théorie féministe récente. J'aime à considérer la théorie féministe comme une réinvention du discours du coyote que ses sources de pouvoir, prises dans toutes sortes de récits hétérogènes du monde, obligent.

Une autre démarche féministe fertile dans la science au cours des deux dernières décades illustre particulièrement bien « l'activation » des catégories d'objets de connaissance jusque-là passives. L'activation problématise en permanence les distinctions binaires telles que le sexe et le genre, sans toutefois éliminer leur utilité stratégique. Je me réfère aux reconstructions effectuées en primatologie, surtout, mais pas uniquement par des femmes primatologues, biologistes de l'évolution et écologistes du comportement, sur ce qu'on peut appeler sexe, en particulier sexe femelle, dans les rapports scientifiques (Haraway, 1989b). Le *corps*, l'objet du discours scientifique, devient lui-même un être des plus engageants. Les prétentions du déterminisme biologique ne seront plus jamais les mêmes. Quand le « sexe » femelle a été si complètement re-théorisé et re-visualisé qu'il apparaît comme pratiquement indifférenciable de « l'esprit », il s'est passé quelque chose de fondamental dans les catégories de la biologie. La femelle biologique qui peuple les rapports de biologie comportementale actuels ne garde pratiquement aucune propriété passive. Elle est structuration et action à tous égards ; le « corps » est un

agent, pas une ressource. La différence est théorisée, *biologiquement*, comme situationnelle, pas intrinsèque, à tous les niveaux, depuis le gène jusqu'aux comportements de recherche de nourriture, changeant du même coup fondamentalement la politique biologique du corps. Les relations entre sexe et genre doivent être catégoriquement revues à l'intérieur de ce cadre de connaissances. Je proposerais cette tendance dans les stratégies explicatives de la biologie comme allégorie pour des interventions qui restent fidèles aux projets d'objectivité féministe. Il n'est pas question de dire que ces nouvelles conceptions de la femelle biologique sont tout simplement vraies et non susceptibles de contestation et de discussion. Bien au contraire. Mais ces conceptions mettent en avant le savoir comme discussion située, à chaque niveau de son articulation. La frontière entre l'animal et l'humain est un des enjeux de cette allégorie, aussi bien que la frontière entre machine et organisme.

Je voudrais conclure avec une dernière catégorie utile à la théorie féministe des savoirs situés : l'appareil de production corporelle. Dans son analyse de la production du poème comme objet de valeur littéraire, Katie King propose des outils qui clarifient des questions posées dans les débats sur l'objectivité entre féministes. King suggère l'expression « appareil de production littéraire » pour souligner l'émergence de ce qui s'incarne comme littérature à l'intersection de l'art, du marché et de la technologie. L'appareil de production littéraire est une matrice d'où est sortie la « littérature ». Portant son attention sur le « poème », cet objet de grande valeur, King applique son cadre d'analyse à la question de la relation des femmes aux technologies d'écriture (King, 1987b). Je voudrais transposer son travail à la compréhension de la génération – la production concrète et la reproduction – des corps et autres objets de valeur dans la recherche scientifique. À première vue, il y a un inconvénient à utiliser le procédé de King inhérent à ce que le discours biologique s'attache à des « faits » ce qui n'est pas le cas du discours littéraire et de ses prétentions au savoir. Les corps biologiques sont-ils « produits » ou « générés » au sens fort comme les poèmes ? Dès les premiers frémissements du Romantisme à la fin du dix-huitième siècle, de nombreux poètes et biologistes ont cru que poésie et organisme étaient frère et sœur. *Frankenstein* peut être lu comme une méditation sur cette proposition. Je continue de croire en la force de cette proposition, mais d'une manière de croire postmoderne et non romantique. Je souhaite transposer les dimensions idéologiques de « fait » et d'« organique » dans une entité encombrante appelée « acteur matériel-sémiotique ». Cette expression peu maniable est destinée à mettre l'accent sur les objets de connaissance comme axes actifs, signifiants-générateurs de l'appareil de production corporelle, sans *jamais* laisser croire à leur présence immédiate ou, ce qui est la même chose, qu'ils déterminent de façon dernière ou unique ce qui peut compter comme savoir objectif dans une conjoncture historique particulière. Comme les objets de King appelés « poèmes », qui sont des sites de production littéraire, où le langage aussi est un acteur indépendant des intentions et des auteurs, les corps comme objets de connaissance sont des nœuds générateurs matériels-sémiotiques. Leurs *frontières* se matérialisent en interaction sociale. Les frontières sont tracées par des pratiques de cartographie ; les « objets » ne préexistent pas en tant que tels. Les objets sont des projets de frontière. Mais les frontières se modifient de l'intérieur ; les frontières sont très retorses. Ce que les frontières contiennent provisoirement reste générateur, producteur de sens et de corps. Installer (voir) des frontières est une pratique risquée.

L'objectivité n'est pas une affaire de désengagement, mais une affaire de structuration mutuelle et généralement inégale, une affaire de prise de risques dans

un monde où « nous » sommes définitivement mortels, ce qui veut dire, non promis au contrôle « définitif ». Nous n'avons finalement pas d'idées claires et distinctes. Les divers corps biologiques en lutte surgissent à l'intersection de la recherche biologique et de l'écriture, des pratiques médicales et autres pratiques commerciales, et de la technologie, telles que les technologies de visualisations recrutées comme métaphores dans ce chapitre. Mais, invitées surprises de ce nœud, on trouve l'analogie des langues vivantes qui s'entrelacent dans la production de valeur littéraire : les incorporations coyotes et protéiformes d'un monde agent et acteur plein d'esprit. Le monde résiste peut-être à se voir réduit à une simple ressource parce qu'il est – pas mère/matière/murmure – mais coyote, une figure du lien, toujours problématique, toujours puissant, des significations et des corps. L'incorporation féministe, les espoirs féministes pour une partialité, une objectivité et des savoirs situés, branchent les conversations et les codes sur cette intersection active du terrain des corps et des significations possibles. C'est là que la science, l'imagination scientifique, et la science-fiction convergent dans la question de l'objectivité pour le féminisme. Peut-être nos rêves de responsabilité, de politique, d'écoféminisme, conduisent-ils à revoir le monde comme un encodeur filou avec lequel nous devons apprendre à parler.

NOTES

¹ Ce chapitre est à l'origine un exposé sur Harding (1986), donné aux rencontres de la Western Division de l'American Philosophical Association, San Francisco, Mars 1987. Une aide financière a été généreusement prodiguée par l'Alpha Fund of the Institute for Advanced Study, Princeton, New Jersey, pendant la rédaction de ce texte. Remerciements particuliers à Joan Scott, Rayna Rapp, Judy Newton, Judy Butler, Lila Abu-Lughod, et Dorinne Kondo.

² Voir par exemple Knorr-Cetina et Mulkay (1983) ; Bijker *et al.* (1987) ; et surtout, Latour (1984, 1988). Emprunt au *Vendredi* de Michel Tournier (1967), le réquisitoire aphoristique génial et exaspérant de Latour contre toute forme de réductionnisme est essentiel pour les féministes : « Méfiez-vous de la pureté ; c'est le vitriol de l'âme » (Latour, 1984, p. 171). Latour ne se distingue pas par ailleurs comme un théoricien féministe, mais on pourrait le considérer comme tel grâce à des interprétations aussi contrariantes que celles qu'il donne du laboratoire, cette grande machine à fabriquer des erreurs à grande échelle plus vite que n'importe qui, et qui obtient ainsi le pouvoir de changer le monde. Le laboratoire de Latour est l'industrie ferroviaire de l'épistémologie, où on ne peut faire rouler les faits que sur les rails posés à la sortie du laboratoire. Ceux qui tiennent les voies tiennent le pays alentour. Comment pourrions-nous l'avoir oublié ? Mais maintenant ce n'est pas tant la ruine du chemin de fer dont nous avons besoin que celle du réseau satellite. De nos jours, les faits avancent sur des faisceaux lumineux.

³ Pour une clarification élégante et très utile d'une version non-caricaturale de cette discussion, se reporter à White (1987). J'en veux toujours plus ; et le désir insatisfait peut être un bon ferment pour changer les scénarios.

⁴ Dans son analyse de ce qui sépare modernisme et postmodernisme en ethnographie et en anthropologie – dont le principal enjeu réside dans le droit ou l'interdiction de fabriquer un savoir *comparé* trans « cultures », à partir d'un point de vue épistémologiquement fondé *qu'il soit* dedans, dehors, ou en relation dialogique avec n'importe quel élément d'analyse – Marilyn Strathern (1987a) a fait la remarque cruciale que ce n'est pas l'ethnographie écrite qui est analogue à l'œuvre d'art comme objet-de-connaissance, mais la *culture*. Les objets de connaissance naturels/techniques romantiques et modernes, dans la science et dans d'autres pratiques culturelles, se tiennent d'un côté du fossé. L'élaboration postmoderne se tient de l'autre, avec son « anti-esthétique » d'« objets » de savoir et de pratique clivés de façon permanente, problématisés, toujours fuyants et différés, parmi lesquels on compte les signes, les organismes, les systèmes, les personnes, et les cultures. L'« objectivité » dans un cadre postmoderne ne peut porter sur des objets non problématiques ; elle doit porter sur une prothèse et une traduction spécifiques. L'objectivité, qui à l'origine était rapportée à la fabrication d'un savoir *comparé* (comment nommer les choses pour qu'elles restent stables et qu'elles se ressemblent), devient une question de remaniement des frontières pour avoir des conversations et des branchements non innocents. Ce qui est en jeu dans les débats entre modernisme et postmodernisme c'est le mode des relations entre et au dedans des corps et du langage.

⁵ Zoe Sofoulis (1988) a produit un traitement théorique de la technoscience éblouissant (elle me pardonnera la métaphore), la psychanalyse de la culture science-fiction, et la métaphore de l'extra-terrestrialité, qui comprend une merveilleuse mise au point sur les idéologies et les philosophies de la lumière, de l'illumination, et de la révélation dans les mythes occidentaux des sciences et des technologies. Mon essai a été revu en dialogue avec les arguments et métaphores de la thèse de doctorat de Sofoulis.

⁶ Jouent un rôle important dans ce débat : Harding (1986), Keller (1985), Hartsock (1983a, 1983b), Flax (1983, 1987), Keller et Grontkowski (1983), H. Rose (1986), Haraway (1985, *Cyborg Manifesto*), et Petchesky (1987)

⁷ La nouvelle de science fiction de John Varley « Persistance de la vision » a servi d'inspiration à ces pages. Dans son récit, Varley construit une communauté utopique conçue et bâtie par des sourds-aveugles. Il explore ensuite les technologies et autres médiations de communication de ces gens et leurs relations à des enfants qui voient et aux visiteurs (Varley, 1978). Dans « Champagne bleu », Varley (1986) transmue le thème pour interroger la politique de l'intimité et la technologie chez une jeune femme paraplégique dont l'appareil prosthétique, la gitane dorée, lui permet une mobilité

complète. Mais puisque l'appareil extrêmement coûteux appartient à un empire de communications et de spectacle intergalactique pour lequel elle travaille en tant que vedette des médias qui présente des « sensations », elle ne peut garder son autre moi technologique, intime, qui lui permet d'agir seulement en échange de sa complicité dans l'exploitation commerciale de toute expérience. Quelles limites rencontre-t-elle pour réinventer l'expérience à vendre ? La politique privée est-elle sous le signe de la simulation ? Une façon de lire les recherches répétées de Varley sur des incorporations définitivement limitées, des êtres handicapés, des technologies prothétiques, des rencontres cyborgs avec leur caractère fini malgré leur extraordinaire façon de transcender les ordres « organiques » est d'y trouver une allégorie du privé et du politique dans le temps historique mythique de la fin du vingtième siècle, l'ère de la politique biotechnologique. La prothèse devient une catégorie fondamentale pour comprendre notre moi le plus intime. La prothèse est semiosis, la fabrication des significations et des corps, pas pour la transcendance mais pour une communication forte.

⁸ Je dois ma compréhension l'expérience apportée par ces photographies à Jim Clifford, Université de Californie à Santa Cruz, qui a identifié leur effet « terre ! » sur le lecteur.

⁹ Joan Scott m'a rappelé que Teresa de Lauretis (1986, pp. 14-15) l'exprime ainsi :

Les différences entre les femmes peuvent être mieux comprises comme des différences à l'intérieur des femmes... Mais une fois comprises dans leur pouvoir constitutif – une fois cela compris, à savoir, que ces différences ne constituent pas seulement la conscience et les limites subjectives de chaque femme mais en même temps définissent le *sujet féminin du féminisme* dans sa particularité précise, dans son inhérente et du moins pour l'instant irréconciliable contradiction – ces différences, ensuite, ne peuvent plus être réduites à une identité fixe, une équivalence de toutes les femmes dans La Femme, ou une représentation du Féminisme en tant qu'image cohérente et accessible.

¹⁰ Harding (1986, p.18) a suggéré que le genre a trois dimensions, chacune historiquement déterminée : le symbolisme de genre, la division sociale-sexuelle du travail, et les processus de construction de l'identité individuelle de genre. Je voudrais développer ce qu'elle dit pour faire remarquer qu'il n'y a pas de raison d'escompter que ces trois dimensions co-varient ou se co-déterminent l'une l'autre, du moins de manière directe. C'est-à-dire que des gradients extrêmement forts entre les termes contrastés dans le symbolisme de genre peuvent très bien ne pas être corrélés avec des divisions sociales-sexuelles du travail ou du pouvoir social tranchées, mais peuvent être en rapport étroit avec une stratification raciale tranchée ou autre chose. De même, les processus de formation du sujet genré peuvent ne pas être directement éclairés par la connaissance de la division sexuelle du travail ou le symbolisme de genre dans la situation historique particulière en cours d'examen. Par contre, nous pouvons nous attendre à des relations médiatisées entre les dimensions. Les médiations peuvent passer par des axes sociaux très différents d'organisation à la fois de symboles, de pratiques et d'identités, comme la race. Et vice versa. Je voudrais dire aussi que la science, aussi bien que le genre et la race, peut être utilement décomposée en plusieurs parties selon le schéma entre symbolisme, pratique sociale et position subjective. Plus de trois dimensions se proposent quand on a établi les parallèles. Les dimensions différentes, par exemple, de genre, race et science peuvent médiatiser des relations entre les dimensions selon un tableau parallèle. Ainsi, les divisions raciales du travail peuvent médiatiser les modèles de connexion entre les rapports symboliques et la formation des positions subjectives individuelles du tableau de la science ou du genre. Ou les formations de subjectivité de genre ou de race peuvent médiatiser les relations entre la division sociale scientifique du travail et les modèles symboliques scientifiques.

Le tableau suivant amorce une analyse par dissections parallèles. Dans le tableau (et dans la réalité ?), le genre et la science sont tous les deux analytiquement asymétriques ; c'est-à-dire que chaque terme contient et cache un binarisme de structuration hiérarchisé, sexe/genre et nature/science. Chaque binarisme range le terme muet selon une logique de l'appropriation, comme ce qu'est la matière première au produit fini, la nature à la culture, la puissance à l'acte. Les deux pôles du binarisme sont construits et structurés l'un par rapport à l'autre dialectiquement. À l'intérieur de chaque terme articulé ou explicite, d'autres divisions peuvent être distinguées comme, à partir du genre, le masculin du féminin, et à partir de la science, les sciences dures des sciences molles. Cela à le mérite de rappeler comment un outil analytique particulier fonctionne, bon gré mal gré, intentionnellement ou non. Le tableau reflète les aspects idéologiques communs des discours sur la science et le genre et peut servir comme outil analytique pour faire sauter les unités mystérieuses comme la Science ou la Femme.

Genre	Science
<p>système symbolique</p> <p>division sociale du travail (par sexe, par race, etc.)</p> <p>identité individuelle/position subjective</p> <p>(désirant/désiré ; autonome/en relation)</p> <p>culture matérielle (attirail de genre et technologie quotidienne du genre : les rails étroits sur lesquels la différence sexuelle avance)</p> <p>dialectique de construction et de découverte</p>	<p>système symbolique</p> <p>division sociale du travail (par métier, logiques industrielles ou post-industrielles)</p> <p>identité individuelle/position subjective</p> <p>(sachant/su ; scientifique/autre)</p> <p>culture matérielle (laboratoires : les rails étroits sur lesquels les faits avancent)</p> <p>dialectique de construction et de découverte</p>

¹¹ Evelyn Keller (1987) insiste sur les possibilités importantes ouvertes par la construction de l'intersection entre ce que l'on distingue comme sexe et genre, d'un côté, et nature et science, de l'autre. Elle insiste aussi sur la nécessité de tenir à un fondement non discursif de « sexe » et de « nature », peut-être ce que j'appelle le « corps » et le « monde ».